

Revue Universelle

15 Janv. 1937

15 Janv. 37

les idées & les faits

H. Massis

LECTURES

POLITIQUE DE GIDE. II.

NON seulement André Gide n'est pas de ces auteurs qui n'ont rien à dire en dehors de ce qu'ils ont vu, mais il est bien plutôt de ceux que la réalité n'affecte que dans la mesure où elle ébranle par quelque endroit leur sensibilité secrète. Les idées, pour l'atteindre, le toucher, prennent d'ailleurs la même voie. Aussi l'intérêt d'un livre, comme celui qu'il a écrit, *retour de l'U. R. S. S.*, tient-il précisément à tout ce que Gide avait à dire *avant d'avoir vu*, aux questions, aux problèmes qu'alors il se posait, et qui sont *ses* questions, *ses* problèmes, car il est manifestement impuissant à les poser d'une autre façon (1).

Le communisme de Gide est, en effet, quelque chose d'assez particulier. A qui lui disait, un jour, que certaines de ses pages sont imprégnées du pur esprit marxiste, il répliquait : « Allons, tant mieux ! Ainsi soit-il. Mais, je vous en prie, si je suis marxiste, laissez-moi l'être sans le savoir. » Étranger à la doctrine révolutionnaire comme, au reste, à toute pensée politique, Gide croit avoir tout dit sur le capitalisme, quand il y dénonce « un système social qui crée et protège les rentiers » — opinion pour le moins naïve, et qui représente pourtant ce que Gide a de plus *sincère* et de plus « authentique » à en dire. Les rentiers ! C'est le monde auquel, lui, Gide, appartient, c'est son monde, sa famille, ce sont les siens, tous ces parents dont, écrivain, il n'a cessé de déceler les laideurs, les petitesse, les tares, le conformisme hypocrite, et dont il s'est moralement séparé, — *familles, je vous hais* — mais dont il reste par

(1) Voir la *Revue universelle* du 15 décembre 1936.

l'argent, les privilèges, par ce qui fait de lui un « bourgeois ». Après en avoir joui, y avoir trouvé les facilités, les loisirs, l'oisiveté nécessaires à son œuvre, voilà qu'au soir de la vie, cette aisance lui est devenue soudain intolérable ; et c'est d'avoir à se féliciter de l'état des choses, de « se sentir du bon côté », en un mot d'être heureux, qu'il n'a plus pris parti.

Depuis cinq ans, M. André Gide en a trop souvent renouvelé l'aveu pour qu'on ne croit pas à ces scrupules et qu'on doute, à défaut d'autres preuves, de sa sincérité d'intention : « Je sens, dit-il, je sens aujourd'hui gravement, péniblement, cette infériorité de n'avoir jamais eu à gagner mon pain, de n'avoir jamais travaillé dans la gêne... Un temps vient où le bourgeois se sentira en état d'infériorité devant un simple travailleur. » N'insistons pas sur la conception singulière que M. Gide se fait du bourgeois ; il ne saurait le voir que sous l'espèce du « rentier » paresseux, veule, jouisseur, insoucieux d'autrui, et sans doute ses plus précis souvenirs de famille sont-ils là pour le fournir de traits pertinents.

Gide ne pense rien, en effet, qui ne lui soit particulier. Passe-t-il aux questions sociales, c'est par le biais de la psychologie la plus individuelle qu'il les aborde. Pour ne pas se méprendre sur son véritable propos, il convient de ne pas quitter l'ordre de l'autobiographie, de la confession, des aveux : cela seul est de son ressort. Ainsi — et parce qu'« il n'est presque plus rien en lui qui ne compatisse » — a-t-il récemment découvert la misère ; jusqu'alors il en avait profité sans même s'en douter. Comme pour apaiser le scrupule qu'il en éprouve, il se reconnaît « une répugnance native à toute possession particulière, à tout accaparement » (les deux mots sont pour lui synonymes) ; et de cette disposition intérieure, de cette inclination vertueuse, de cet esprit de pauvreté qu'il trouve en soi, il conclut contre le régime de la propriété.

C'est qu'à vrai dire, le problème de la vocation — comme celui de la perfection, de la béatitude — n'a jamais cessé de se poser pour André Gide. Son langage est celui de l'ascèse, de la mystique chrétienne, celui d'un *appelé*, d'un *élu*, qui n'a utilisé ses dons que pour la subversion, la corruption de ces valeurs évangéliques qui, malgré tout, le tiennent. Réformateur, il avait cru d'abord qu'il suffirait de changer l'homme, les hommes, chaque homme, pour le faire, dès ici-bas, accéder à la félicité, au royaume de Dieu. La question morale lui importait plus alors que la question sociale. Depuis, André Gide s'est laissé convaincre que « l'homme même ne peut changer que d'abord les conditions ne l'y invitent et ne l'y aident » : voilà ce qu'il accorde au matérialisme historique. Mais il

s'agit toujours pour lui de « mener à perfection l'espèce humaine », de lui « restituer Christ », à tout le moins ce qu'il entend par là. Son dessein reste religieux. « Dans communisme, il y a communion, » dit-il ; et si, transcendant l'individualisme, tout en y restant fidèle, Gide a fait un acte de foi et d'amour dans l'U. R. S. S., c'est qu'il y voyait une sorte de réalisation terrestre des principes évangéliques, un accomplissement humain des béatitudes, de cette religion de bonheur, *hic et nunc*, dont il s'est fait l'apôtre : « Là-bas, disait-il, une expérience sans précédent était tentée qui nous gonflait le cœur d'espérance et d'où nous attendions un immense progrès, un élan capable d'entraîner l'humanité tout entière. » Pour assister à ce renouveau, il valait « la peine de vivre, de donner sa vie pour y aider. »

C'est là ce qui fait le pathétique de l'aventure d'André Gide en U. R. S. S. Ni marxiste, ni révolutionnaire de doctrine, sa foi communiste a eu, pour naître, besoin de réalisations positives : l'U. R. S. S. a été la révélation de cette foi : « Qui dira, s'écrie-t-il, ce que l'U. R. S. S. a été pour nous ? Plus qu'une patrie d'élection : un exemple, un guide. Ce que nous rêvions, ce que nous osions à peine espérer, mais à quoi tendaient nos volontés, nos forces, avait eu lieu là-bas. Il était donc une terre où l'utopie était en passe de devenir réalité. » Et l'on pouvait dès lors se demander, comme le faisait un jeune militant marxiste, mort il y a deux ans, Claude Naville, « ce qu'une telle foi eût été si la révolution d'Octobre eût échoué, ce qu'elle deviendrait si l'U. R. S. S., rompant définitivement avec le socialisme, s'écroulait ». Après son retour de Russie, où il a eu « moralement si chaud et si froid », qu'est devenu le communisme de Gide ?

Entre tant d'objets d'inquiétudes, de doutes, d'interrogations douloureuses, ce que nous savons des motifs de sa conversion nous autorise à penser que rien n'a dû autant le décevoir que la manière dont, en U. R. S. S., on a résolu le problème du bonheur, problème gidien par excellence : « *Le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes.* » Voilà, de l'aveu d'André Gide, les principes de la vie soviétique en 1936. « L'important ici, dit-il, c'est de persuader aux gens qu'on est aussi heureux que, en attendant mieux, on peut l'être ; de persuader aux gens qu'on est moins heureux qu'eux partout ailleurs. L'on n'y peut arriver qu'en empêchant soigneusement toute communication avec le dehors (j'entends là par delà les frontières). Grâce à quoi, à conditions de vie égales, ou même sensiblement inférieures, l'ouvrier russe s'es-

« time heureux que l'ouvrier en France. Leur bonheur est fait d'es-
 « pérance, de confiance et d'ignorance. » Et Gide de conclure : « Jus-
 « qu'à nouvel ordre et, tant que les choses n'iront pas mieux, il
 « importe au bonheur des habitants de l'U. R. S. S. que ce bonheur
 « reste à l'abri ».

Mais, surtout, lui qui disait tant souffrir de ne voir ici que détresse, quelle n'a pas été sa peine de retrouver ces « stigmates de la misère » dans l'U. R. S. S. d'aujourd'hui, où, « avec la restauration de la famille (en tant que « cellule sociale »), de l'héritage et du legs, le goût du lucre, de la possession particulière, reprennent le pas sur le besoin de camaraderie, de partage et de vie commune » : « Comment, dit-il, comment n'être pas choqué par le mépris ou tout au moins l'indifférence que ceux qui sont et qui se sentent « du bon côté » marquent à l'égard des « inférieurs », des domestiques, des manœuvres, des hommes et femmes « de journée », et, j'allais dire : des pauvres? Il n'y a plus de classes, en U. R. S. S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop, beaucoup trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même plus exactement : *c'est pour ne plus en voir que j'étais venu en U. R. S. S.* »

Alors, après cette expérience cruelle, que demeure-t-il de sa foi communiste? Sous sa protestation, où les critiques habituelles aux trotskistes se mêlent curieusement à ses propres réactions de bourgeois libéral, on retrouve ce que Gide avait engagé dans l'aventure avant d'aller en U. R. S. S. : une sorte de socialisme idéal, amalgame de faux dogmes, de spiritualité dévoyée, d'aspirations à l'innocence, c'est-à-dire un acte de foi dans les formes de civilisation les plus rudimentaires. La réalité l'a déçu : il lui reste l'utopie.

HENRI MASSIS.